

Les livres l'avaient perdu, comme disent les bonnes gens [...] Perdu ? Il l'était, oui – il l'avait toujours été – dans ce monde qu'il ne voyait guère aussi bien que dans les livres qui lui en tenaient lieu.
Pierre Michon, *Vies minuscules*

L'émir Ibn Zoubair sous les remparts de Cordoue

Je lis trop.

Comment puis-je être sûr de cela ?

Certes, je lis beaucoup plus que la moyenne de mes contemporains. Cela n'autorise personne, pas même moi, à juger que je lis trop. J'exerce une profession, j'ai mon compte d'amis et de connaissances, je suis au fait de l'actualité dans tous les domaines qui importent à la majorité des gens. Et pourtant, mon sentiment est que j'abuse de la lecture. Ce n'est pas que j'y consacre trop de temps, mais je m'y consacre trop comme à un divertissement qui aurait l'apparence d'une fuite. Fuite devant quoi ? C'est ce que j'ignore.

Dans *Vu, lu, entendu*, l'écrivain marocain Driss Chraïbi se demande si l'esprit de la lecture survivra longtemps à la transformation du livre en produit de marché quelconque. L'image de l'émir de Cordoue Badruddin Ibn Zoubair, campant parmi sa smala tandis qu'autour de lui s'échafaude l'Andalousie musulmane. L'homme est assis en tailleur au milieu d'un cercle de livres dont il s'est juré de ne sortir qu'en cas d'urgence absolue. Lorsqu'il a fini l'un de ces livres, il le remet en place et soupire d'aise en ouvrant le suivant.

Je ne peux m'empêcher de me sentir proche de cet émir bibliophile. Il me semble toujours n'évoluer qu'au milieu d'un cercle de livres où que j'aille. Les murs de Cordoue sont bâtis pierre après pierre par d'autres que moi. Aucune œuvre, si modeste soit-elle, ne porte la marque de ma main.

L'un des traités interroge vivement l'esprit en alerte de Ibn Zoubair : « Si tu ne sais pas, lit-il, ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant. » Ce traité a été écrit du temps de l'ignorance, et cependant l'émir stupéfait s'aperçoit que le Coran ne dit pas autre chose. Ainsi le Livre, comme la religion tout entière, n'est qu'un des véhicules de la Vérité parmi d'autres et la Vérité se transmet par les livres : « Comme des phares dans la longue nuit de l'humanité, de tels êtres, musulmans ou non, relient la terre au ciel et le passé au présent. » Chraïbi en conclut : « Donnez-moi des livres et laissez-moi rêver. »

L'exemple de cet émir me justifie en quelque sorte. On pourra même juger qu'il m'incite à lire encore davantage, à ne plus faire que cela, de peur qu'une partie de la Vérité échappe à ma conscience. Tâche qui était déjà impossible bien entendu du temps de l'émir, du temps des dernières années de la bibliothèque d'Alexandrie.

Cependant l'obscur certitude demeure que je fais un mauvais usage de la lecture.

Ne devrait-on pas se contenter de rêver à propos des livres qu'on lit ? À quoi la lecture est-elle utile sinon à son agrément et à sa curiosité ?

Enfance d'un lecteur

Comment devient-on un gouffre à livres ?

À l'âge où tout mot inconnu recèle *a priori* des allusions à la seule chose désormais captivante, la sexualité et son cortège de mystères, le discours des adultes commence à craquer de toute part révélant ses failles et ses non-dits. Dans le même temps, l'interrogation devient si proche de nous qu'il est impossible de la poser de façon directe. Le livre surgit alors comme seul recours et s'il y va encore le plus souvent, comme le reste, « par quatre chemins » (personnellement, je trouvais Stendhal assez peu explicite), c'est pour effleurer ce que l'adulte sait très bien et non pas pour éluder ce que l'enfant ne sait pas.

L'urgence du questionnement qui dépasse de très loin la simple curiosité fait qu'à quatorze ans on s'en contente. La lenteur et la difficulté du déchiffrement ajoutent encore au plaisir, tandis que la chose prise sur le vif telle qu'elle s'étale dans les magazines spécialisés inspirerait plutôt le dégoût.

On connaît l'enfer de la Bibliothèque nationale de France où sont reclus ces livres licencieux dont le XVIII^e siècle a été friand. Le roman de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, a obtenu, moyennant quelques concessions aux bonnes mœurs, de n'y pas figurer. À quinze ans, n'importe quel livre de la bibliothèque parentale peut contenir *a*

priori l'enfer ou du moins son antichambre. Lisant à dix-sept ans *Les Liaisons dangereuses*, en dépit du désir de puissance naturel à cet âge qui aurait dû m'enticher du personnage de Valmont ou de la Marquise, c'est de Cécile de Volanges dont je me suis senti le plus proche, apprenant comme elle, mais d'une manière inoffensive, par la lecture, combien la convention seule veut que l'amour et la sexualité soient mêlés au point d'être indissociables.

Ce qu'on comprend d'un livre nous accompagne, ce qu'on ne comprend pas nous hante.

Dans un entretien enregistré par Laure Adler, George Steiner se souvient des lectures de son adolescence. Son père, avec une intelligence démoniaque, avait placé devant ses yeux sur l'étagère la plus élevée, dissimulé sous une pile, un volume de Proust ; c'est bien lui, quoiqu'il fût presque inaccessible, que son fils de nouveau seul est allé chercher.

Le passage qui a marqué le plus le petit Steiner est celui où Proust parle des catleyas : « Ne connaissant pas le sens de ce mot, explique Steiner, je me suis mis à inventer à son sujet une sorte de fantasmagorie érotique, de conte noir dont j'espérais trouver plus loin, dans les pages suivantes, la confirmation univoque. »

On devient aussi lecteur parce que les mots dont le charme, l'entêtement excèdent le sens objectif, nous mettent en demeure de leur trouver un sens qui sera le nôtre pour longtemps sinon pour toujours.

C'est ainsi qu'au lycée, la lecture a commencé chez moi à tenir la place qu'occupe chez beaucoup de gens la télévision. La faculté allait transformer mon rapport à la lecture.

J'estimais en y entrant que j'avais grâce à la littérature satisfait ma curiosité dans les domaines qui touchaient le plus à ma vie. J'ai désiré la sagesse, une sagesse qui aurait pu me donner le sens et me fournir l'emploi de tout ce que j'avais déjà appris.

« Rejette loin de toi la soif de livres »

À l'université, ma formation de Lettres Classiques m'invitait à la chercher dans quelque livre unique et définitif. Ça aurait été un livre miraculeux qui m'aurait appris méthodiquement à penser, à regarder et à ressentir, un livre qui, m'introduisant au monde dont « les livres [me] tenaient lieu », pour reprendre l'expression de Pierre Michon, aurait enfin satisfait mon désir d'un savoir architectonique.

À cette époque, j'apprenais que les penseurs grecs manifestaient souvent un certain dédain à l'égard des livres. Platon par exemple blâme l'invention de l'écriture dans le *Phèdre*. Il y voit un remède à la mémoire qui paradoxalement mais conformément à l'ambiguïté du mot *pharmakon* en grec contribue à la détruire. Socrate ni Jésus n'écrivaient. L'auteur du *Phèdre*, pour oublier l'aspect mortuaire du livre – parole fixée à jamais et sourde aux objections qu'elle suscite – rédige son œuvre sous la forme de dialogues librement conduits et terminés par des mythes qui en manifestent l'inachèvement.

Je me souviens aussi de Sénèque qui condamne l'habitude de Lucilius de lire plusieurs livres à la suite ou en même temps. C'est pour lui, une façon de perdre pied et de s'ôter les possibilités d'agir. De la même façon, le philosophe décrie chez la noblesse cultivée la mode des bibliothèques. Il s'efforce au contraire de montrer que l'assimilation de maximes courtes apprises par cœur sert mieux que les résidus de lectures extensives.

Les paroles de Marc-Aurèle en dernier lieu me reviennent à l'esprit : « *Rejette loin de toi la soif de livres afin de ne point mourir avec des murmures, mais avec sérénité.* »

Est murmure tout livre dont on n'a pas la connaissance mais que l'esprit n'a pas pris le temps de mettre à l'épreuve en s'exposant lui-même à s'avouer vaincu. Si l'on y réfléchit bien, il y a très peu d'œuvres avec lesquelles nous ayons débattu comme nous débattons avec les lecteurs qui ont lu d'autres livres que nous. J'ai dû lire autant de livres qui me promettaient le ciel explicitement ou à mot couverts que de livres qui m'en niaient l'existence. Si notre expérience s'arrêtait à ce que nous lisons, comment effectivement pourrais-je regarder au jour fatal la mort d'un œil serein ?

Si l'on compare, comme c'était l'usage au temps de l'empereur Hadrien, la philosophie à une médecine de l'âme et la bibliothèque à sa pharmacie, quelle posologie convient à ce remède qu'est le livre pour qu'il ne se transforme pas en poison ?

J'ai parlé tout à l'heure d'un livre unique et définitif, fantasme qui n'habite pas moins le lecteur que le poète.

Une pratique intensive de la lecture poussée au maximum nous amènerait certes à ne plus consulter qu'une seule œuvre, comme ces moines du désert qui ne voulaient plus se rappeler qu'une seule prière – *Notre Père* – en partant du principe que les deux premiers mots contiennent déjà l'univers. Comme je l'ai dit plus haut un seul livre ne peut contenir toute notre vie. Je l'ai pourtant cru assez longtemps. Dans ce cas, la tradition nous dirige vers la Bible ou les autres grands livres des

monothéismes. Mais ce fut chez les poètes que personnellement j'allai chercher le sens de mon existence.

En réalité, le désir de restreindre ses lectures à quelques vademecum nous pousse à élire des ouvrages dont le sens est suffisamment hermétique pour que nous puissions y projeter nos propres expériences parfois au mépris du sens avéré par une étude approfondie. Ce n'est pas le désir de vérité qui nous guide dans cette voie : « Un livre hermétique est celui auquel on emprunte ou auquel on prête le plus », écrivait Jean Guittou. Je m'en rends compte aujourd'hui en relisant les notes que j'ai laissées sur un exemplaire de René Char : j'y revis les moments passionnés de mes vingt ans en oubliant tout à fait le propos du poète.

Plus je lis et plus il m'est difficile de me construire un panthéon d'auteurs ou de distinguer dans ma bibliothèque des ouvrages de référence. À la fameuse question « Quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ? », je suis incapable de répondre autre chose que « celui que je lis en ce moment ». De même que l'on est souvent en mesure d'identifier les aliments que l'on a ingérés et qui nous font sur l'heure mal à l'estomac, j'ai souvent un plus clair souvenir des livres que je n'ai pu comprendre que de ceux dont j'ai approuvé chaque page. Il m'est particulièrement difficile pour cette raison de reconnaître mes dettes. Cela ne m'empêche pas de citer fréquemment des auteurs à l'appui de ce que je dis, mais le cas échéant, les premiers découverts n'ont pas de préséance sur les derniers lus. Il m'arrive aussi évidemment d'émettre une idée ou de former une métaphore qu'avec un peu plus d'orgueil je pourrais prendre pour originales et parfaitement miennes, mais dont je me rappelle quelque temps après et toujours par hasard la source occultée.

On pourrait penser que cette absence de « livres de référence » a le mérite de ne pas rendre ma pensée tributaire d'une seule autorité reconnue, puisque plusieurs pensées anonymes, y compris des plus contradictoires, se partagent mon espace mental. Où, dès lors, est l'inconvénient de lire beaucoup lorsqu'on est capable de beaucoup assimiler ?

J'ai cru que l'exercice du métier de professeur pouvait me permettre de répondre à cette question. Je me suis donc mis à expliquer devant mes lycéens les livres que j'avais lus depuis mon enfance avec l'ambition sous-jacente de me faire le relais de cette culture et d'allumer autour de moi quelques phares ou promesses de phares pour que la nuit de l'humanité à venir ne s'enténébre pas davantage. Évidemment,

je me suis heurté à la télévision et aux jeux vidéos, pour faire bref, à la technique, qui ravit à la lecture, dans l'indifférence partagée des pédagogues et des parents, les privilèges qui étaient les siens entre toutes les activités humaines : faire découvrir tant le monde que des destinées singulières, jeter des bases pour une morale (serait-elle immoraliste), forger un système de valeurs, transfigurer la solitude d'une heure, donner des sujets de conversation et créer des formes de sociabilité comme les clubs de lecture spontanés qui naissaient entre moi et mes camarades de lycée.

Les raisons pour lesquelles j'ai choisi ce métier sont sans doute devenues de mauvaises raisons. C'est pourquoi j'en ai changé.

Kâvus : un nom sur une page

Il est illusoire de prétendre lire pour le bénéfice des autres, c'est toujours pour soi-même qu'on lit. En effet, le soi qu'on était avant le livre n'est pas automatiquement le même que celui qu'on est après ; le livre peut davantage changer notre regard, notre sensibilité et notre imagination qu'il ne peut agir sur nos idées dont la conscience demeure la garante et la gardienne.

Il peut, ce n'est pas systématique qu'il le fasse.

L'émir Ibn Zoubair, dont j'ai à cœur de comprendre la démarche, ne me semble pas mû par un désir d'autodidacte avec la part d'orgueil que cela suppose. Lorsqu'il s'enferme dans son cercle de livres, il fait plutôt l'expérience qu'au lieu de sourdre d'une bouche unique, le Coran, le savoir est circulaire, encyclopédique et que les livres doivent en toute logique s'enchaîner et enchaîner leur lecteur. Il se laisse prendre à ce jeu.

Il est difficile de ne pas se laisser fasciner par le réseau d'images que construisent successivement Horace, Ronsard et Jude Stefan sur la fuite du temps. Comparer le sort de telle ou telle métaphore traditionnelle dans telle ou telle œuvre, comme le fait Borges dans une de ses conférences, me semble être l'activité principale des critiques littéraires, en tout cas, celle qui est sous-jacente à toutes leurs recherches.

Il est vrai que chaque livre renvoie le lecteur à un autre livre, mais, par une duplicité qui lui est propre, chaque œuvre dirige aussi son attention vers un au-delà de toute œuvre. C'est en réalité cette perspective ultime que l'on recherche en comparant plusieurs versions de la même histoire ou plusieurs traitements de la même image.

La littérature m'apparaît à cet égard aussi ambiguë que la critique qu'elle a nourrie. Il est vrai, comme l'a montré Tzvetan Todorov qu'elle ne cesse de se désigner elle-même. Mais Ricœur n'a pas moins raison,

lorsqu'il voit dans la métaphore un moyen de parvenir à une compréhension plus profonde et plus complète de la chose.

En effet, non seulement la métaphore, mais parfois aussi la nomination dans un contexte poétique peuvent être dotées d'un prestige inconnu.

Pour expliquer ceci, je prendrais comme exemple le Ghâzal de Hafîz qui commence par :

*Je vis le champ vert du ciel,
La faucille de la lune.*

Immédiatement, un lecteur qui a lu *Booz endormi* à l'école ne peut pas s'empêcher de superposer à la faucille de Hafîz, celle de Victor Hugo :

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Et si ce vers de Hugo manque encore à sa culture poétique, ce lecteur n'en fera pas moins le rapprochement de l'incipit de Hafîz avec le titre sous lequel ce ghâzal est parvenu jusqu'à nous : *La Moisson mystique*. Se donnera-t-il le temps de se demander quand pour la dernière fois il a vu une lune qui ressemblait à une faucille (ou une faucille qui ressemblait à une lune). Plus probablement, il se hâtera à travers le poème de dévider à la manière d'un artificier le fil de cette métaphore qui identifie la foi à une récolte.

En chemin pourtant il rencontrera le roi Kâvûs et la princesse Khosrô :

*Garde-toi de ton étoile,
Car elle a, par imposture,
Pris à Kâvûs sa couronne
Et à Khosrô sa ceinture.*

L'étoile survient en référence à la lune du second vers et au soleil qui apparaît immédiatement avant le passage cité. Mais une note me permet d'y voir aussi une clique de brigands qui opérait à Bagdhad à l'époque, ce qui explique le vol avec imposture. Toutefois point n'était besoin de cette note pour trouver du sens à ces quatre vers. L'étoile est pour les Persans comme pour les Occidentaux une figure du destin. En l'absence de toute note explicative, ma formation classique m'amène à voir dans la ceinture de Khosrô un attribut féminin lié d'habitude à la virginité gardée, ici perdue. Ce n'est qu'une pure extrapolation et Khosrô est peut-être un nom masculin désignant un homme dont les exégètes modernes ont perdu l'identité.

Peut-être, cent ans après l'écriture de ce poème, Kâvûs et Khosrô n'étaient déjà plus que des noms.

Pourtant, bien que je ne sache rien des personnes qu'ils désignent, ils m'intéressent au point de vouloir avec quelques maigres indices reconstituer leur histoire, leur imaginer un destin, un caractère, une présence. J'en oublie la métaphore fondatrice du poème et son enjeu principal pour me laisser envahir par deux noms tirés du néant.

La même chose exactement arrive à Séféris lorsqu'il tombe sur la mention du roi d'Asiné dans le catalogue des navires au deuxième chant de l'*Iliade*. Tous ces noms pour Homère connotaient surtout la multitude et la variété des guerriers qui se sont engagés au côté d'Agamemnon. Le lecteur n'a pas à prendre le roi d'Asiné comme autre chose qu'un indicateur vidé de sa substance. Et pourtant Séféris éprouve le besoin de consacrer un poème à ce roi qui avant lui n'existait plus que par une mention dans le deuxième chant de l'*Iliade* :

*Le roi d'Asiné, un vide sous le masque
Qui ne nous quitte plus, qui ne nous quitte plus, derrière un nom :
« Et Asiné... et Asiné... »*

Ce qu'il faut comprendre par là, c'est que l'organisation interne du texte (et aucun en tant que texte n'en est dépourvu) nous captive parfois au point de nous ravir ce que le poème avait à nous communiquer. Lire, cela pourrait donc vouloir dire : interrompre sa lecture, « lever les yeux de son livre » comme dit Yves Bonnefoy, regarder au-delà du cercle de livres, laisser le livre de Khayyâm ouvert à la page où il est dit :

*Le maillet du destin t'envoie à tous les vents
De droite à gauche. Mais il faut savoir te taire.*

Se taire effectivement et contempler au-delà du cercle de livres une troupe d'enfants jouant au polo sous les remparts grandissants d'Andalousie.

Damien Belvèze

Damien Belvèze, ancien étudiant en classe préparatoire au lycée Chateaubriand, ancien professeur agrégé de Lettres classiques, est aujourd'hui conservateur d'État des bibliothèques.